

UN VRAI SYBARITE



Mlle Johnson.—Massa Sambo, li ai entendu die que vous laviez la vaisselle à l'Hôtel Ichelieu et que vous faisiez à vous quate dollas pa semaine. C'est joli ! Vous faites assez pou vous maie !

Mr Sambo.—Oui ! Mais je péfèrè estè célibataire et menè une vie de spot. Je suis sybarite, moi.

CADET

Il était gris, de taille moyenne ; il avait l'œil intelligent, le poil bien lustré, la tête fine et répondait au nom de Cadet...

Voici comment l'auteur des *Huguenots*, que l'Opéra vient de reprendre, fit sa connaissance :

Meyerbeer adorait les bois, les champs, les vallées pittoresques et les montagnes. Il allait, chaque année, passer quelques mois à Spa, qui était alors (vers 1845) une station extrêmement fréquentée. Il se levait de grand matin, comme tous les travailleurs, se coiffait d'un chapeau de paille, s'armait d'un parapluie et s'en allait droit devant lui pendant des heures, rêvassant, chantonnant, cherchant des mélodies et des combinaisons harmoniques. Un jour, il se trouva fatigué et résolut de remplacer sa promenade à pied par une séance d'équitation. Il fit venir un cheval ne prit même pas la peine de l'examiner, l'enfourcha, lui lâcha la bride et quitta la ville au petit trot.

Le loueur, sachant à quel personnage illustre la monture qu'on lui demandait était destinée, avait choisi la plus belle bête de ses écuries, une jument de six ans, douce d'allure, mais un peu fringante, et qui avait besoin d'être fermement tenue... L'innocent Meyerbeer ignorait toutes ces choses. Arrivé sur la grande route, il tomba dans ses rêveries accoutumées et oublia totalement son coursier. La jument, voyant à qui elle avait affaire, ne manqua pas d'en abuser. Elle s'engagea dans des sentiers bordés d'herbes savoureuses, et broutant, décrivant des zigzags capricieux, elle grimpa jusque sur la crête d'une colline, puis s'arrêta brusquement... Meyerbeer, toujours perdu en ces réflexions, fermait les yeux à demi et s'engourdissait dans une molle béatitude, lorsque tout à coup un cri d'effroi retentit à ses côtés :

—Monsieur ! monsieur ! retenez votre cheval ! Vous allez tomber !

Le musicien ouvrit les yeux et frissonna de la tête aux pieds. La jument, tentée par une jolie touffe de gonêt, s'était avancée jusqu'à l'extrême bord d'une crevasse, profonde de quarante mètres. Un faux mouvement, un caillou malencontreux, et la monture et le cavalier roulaient dans l'abîme. On accourut à l'aide de Meyerbeer ; on l'enleva de selle, on ramena le cheval sur le grand chemin. Et l'auteur de *Robert*, délivré de ses angoisses, revint pédestrement, en tenant par la bride son destrier. Il jura de renoncer à tout jamais aux dangereux plaisirs de l'équitation.

C'est alors qu'on lui présenta Cadet...

* * *

Celui-là était sage et prudent, et modeste comme tous ceux de sa race. Il suffisait de le voir pour être immédiatement rassuré. Ses reins portaient une selle, ou plutôt un cacolet, sorte de fauteuil en velours rouge, dans lequel on s'installait confortablement. N'était le bercement cadencé de la monture, on pouvait se croire au coin de son feu. Enfin, pour supplément de garantie, l'âne était accompagné d'un ânier. C'était un beau garçon, surnommé le Grand Lambert ; il venait du régiment, fumait comme un onragé, et baragouinait assez agréablement le français. Grand, serré dans une veste en drap bleu, planté à côté de Cadet, il avait une allure vraiment martiale. En l'apercevant, Meyerbeer fut séduit... et rassuré. Avec un tel compagnon de route, plus d'escapades, plus de catastrophes à redouter. Il adopta Cadet et le Grand Lambert. Et il leur ordonna de

venir le prendre chaque matin, à huit heures, au saut du lit. Et chaque matin, les voisins de Meyerbeer purent contempler la scène suivante : Le Grand Lambert, bien frisé, et Cadet tout pomponné entraient dans le jardinet du maître. L'âne se rangeait au milieu d'une allée ; une chaise était posée près de lui. Meyerbeer arrivait, dégingolait les marches de son perion, grimpait sur la chaise et se hissait sur Cadet. Il se carrait, prenait ses aises, puis, d'une voix sonore :

—Lambert, demandait-il, fera-t-il beau aujourd'hui ?

—Oui, monsieur, il fera très beau, répondait invariablement l'ânier.

Le maître souriait :

—Alors, je vais prendre mon parapluie...

On lui apportait son parapluie — fidèle ami, sans lequel il n'aurait pu vivre ; il rabattait son grand chapeau de paille sur ses yeux. Le Grand Lambert allumait sa pipe, faisait claquer son fouet, et l'on se dirigeait vers la campagne...

* * *

Alors Meyerbeer nageait en pleine béatitude. Il oubliait ses préoccupations, ses soucis, l'ennui des répétitions futures ; il ne songeait plus ni aux fâcheux directeurs, ni aux chanteuses récalcitrantes, ni aux chefs d'orchestre indisciplinés. Il s'adonnait à une délicieuse, à une divine, à une extatique contemplation... Il écoutait d'une oreille un peu distraite ces mille confus murmures qui s'élèvent des champs : la voix rude du laboureur qui fredonne une chanson, le tintement lointain de la cloche, le bourdonnement des cigales... Et ces bruits, à peine perçus, se transformaient, s'épuraient en lui et lui suggéraient de suaves mélodies.

C'est ainsi que le refrain naïf d'une lavandière donna naissance à la valse du *Pardon de Ploërmel*, et que le bruissement d'une source sur un lit de mousse détermina l'impression d'où sortit l'exquise berceuse de *Dinorah*... On peut dire que l'artiste passa, juché sur le dos de son âne, quelques-uns des plus doux instants de sa vie.

Il se grisait de soleil, il s'enivrait de parfums agrestes, il jouissait de sa solitude, délivré de la curiosité banale des badauds et des fâcheux. Il s'absorbait tellement en cette nonchalante rêverie, qu'il en oubliait les exigences fondamentales de la vie matérielle.

Un jour, nous conte son biographe, Eugène Cady, l'auteur de la mince plaquette à laquelle j'emprunte ces renseignements, il revint très tard dans la soirée, après avoir passé de longues heures au milieu des bois. Exténué, il se laissa tomber dans un fauteuil ; son valet de chambre Karl s'en fut chercher un docteur du voisinage qui s'empressa d'accourir. Il trouva l'illustre malade sans pouls et le visage altéré. Aussitôt, appelant la cuisinière :

—Marianne, lui dit-il, depuis combien de temps votre maître n'a-t-il mangé ?

—Dame ! monsieur, je ne sais pas, il est toujours dans sa musique, et quand ça lui prend, voyez-vous, il n'y a pas à approcher, il s'enferme tout

UN VRAI SPORT



Louison.—Ce que je suis content que l'école soit commencée. Ne l'es-tu pas, toi Joson ?

James.—Pourquoi ?

Louison.—Pourquoi ? Mais on a deux fois plus de plaisir à pêcher et à jouer pendant ce temps-là ; c'est même du plaisir de ne rien prendre !